

Jean Giono et la guerre de 14 -18 : une expérience tragique et féconde

Dans un entretien d'avril 1960 paru dans *L'Express*¹, Jean Giono répondait à Madeleine Chapsal qui l'interrogeait sur les changements que la guerre de 14 avait opérés en lui : « Au retour de la guerre, comme tous ceux qui en sont revenus, je me suis dit : *Jamais plus* ». Inlassable écho² de ce qui deviendra pour Giono un véritable credo.

REMARQUES ET REFLEXIONS PREALABLES

Pour connaître ce que fut précisément l'expérience de la guerre de 1914-1918 vécue par Jean Giono, lire les textes et entendre les témoignages de l'écrivain non seulement ne suffit pas, mais a pu même prêter à confusion. Ainsi les deux écrits pacifistes de Giono, « Je ne peux pas oublier » et *Recherche de la pureté*, qui citaient les combats auxquels avait pris part son régiment, ont longtemps laissé croire³ qu'il avait effectivement participé en février-mars 1915 à l'assaut français des Eparges. Cette sanglante bataille fut engagée pour reconquérir la crête des

¹. L'entretien se passa sur la montagne de Lure, pendant le tournage du film réalisé par Giono, *Crésus*, et fut ensuite repris en un ouvrage signé par M. Chapsal, intitulé *Quinze écrivains*, Julliard, 1963, p. 65-77.

². Cf. *Refus d'obéissance*, « Je ne peux pas oublier », in *Récits et essais*, p. 265.

³. Voir les pages 1088, 1110 de la notice du *Grand Troupeau* (1971) et la page 44 de l'*Album Giono* (1980) de l'édition Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »). Ces deux excellentes études n'ont pas bénéficié, à l'époque de leur préparation, du classement minutieux opéré par Sylvie Durbet-Giono de la correspondance de son père pendant la guerre.

Eparges, position d'observation sur les Hauts-de-Meuse convoitée à tort, puisqu'elle n'offrait aucune vue sur la plaine de Woëvre (à la fin de la bataille, l'avance française est de quelque 500 mètres ; environ 2000 soldats français sont morts). Or, s'il est vrai que Giono était dans ce secteur en août 1916, en 1915 il se trouvait encore à l'arrière. C'est ce que nous apprend Pierre Citron – qui a consulté l'abondante correspondance adressée par Jean Giono à ses parents de 1915 à 1919 – dans un article du *Bulletin* intitulé « Giono pendant la guerre de 14 »⁴.

Ce sont deux textes de Giono qui sont à l'origine de l'erreur des commentateurs : « Je ne peux pas oublier », article contre la guerre publié en novembre 1934 pour le numéro spécial de la revue *Europe* « 1914-1934 », et *Recherche de la pureté*, dernier écrit pacifiste rédigé et paru pendant l'été 1939. Dans chacun des deux textes, une phrase a trompé les critiques littéraires : Giono y évoque les étapes successives de la campagne de guerre effectuée par sa compagnie. Au souvenir obsédant qu'il rappelle en 1934, presque vingt ans après, « [n]ous avons fait les Eparges, Verdun-Vaux, Noyon-Saint-Quentin, le Chemin des Dames, l'attaque de Pinon, Chevrillon⁵, Le Kemmel »⁶, fait écho son amère évocation de 1939, « [n]ous avons "fait" les Eparges, Verdun, la prise de Noyon, le siège de Saint-Quentin, la Somme avec les Anglais, c'est-à-dire sans les Anglais, et la boucherie en plein soleil des attaques Nivelles au Chemin des Dames »⁷. Et toujours, le secteur, « les Eparges », figure en tête d'énumération. Ainsi, de l'important travail de Maurice Rieunau, publié en 1974, à l'intéressant article de Claude Sicard (1992) se lit la même inexactitude biographique : on croit

⁴. *Bulletin de l'Association des Amis de Jean Giono* n° 30, automne-hiver 1988, p. 54-78.

⁵. Il doit plutôt s'agir de Chavignon, qui se situe à quelques kilomètres à l'est de Pinon.

⁶. *Récits et essais*, p. 261.

⁷. *Récits et essais*, p. 647.

toujours que le jeune soldat Giono a rejoint le front aux Eparges ou qu'il y a combattu⁸.

Mais la mémoire de Giono ne ment pas, elle ne restitue pas, simplement, l'exacte chronologie des événements. Comme l'attestent les documents militaires que nous avons consultés, l'unité de Giono servit bien dans le secteur des Eparges, mais en été 1916, fin juillet-début août, dans la suite des combats autour de Verdun ; et parce que Giono a inscrit cette bataille des Eparges en première place, avant celles de Verdun, les lecteurs ont pensé aux événements du printemps 1915. Giono a-t-il voulu ainsi dépasser son expérience personnelle de la guerre pour la fondre dans celle de toute une génération qui fut sacrifiée au feu – sa génération, entre autres, « la classe 16 » – ce qu'exprime ce « nous » fraternel, commun aux deux textes ? Giono a peut-être choisi de s'unir à ses anciens camarades, de partager encore avec eux les mêmes « mots » (maux...), ajoutant un maillon supplémentaire à leur chaîne de solidarité. Et quelle différence, au fond, entre ces deux moments vécus dans le même secteur, entre les Eparges en mars 1915 et les Eparges en août 1916, pour qui connaîtra ensuite tant d'épouvantables jours ? Pour les combattants, les souffrances et l'horreur guerrière y furent sans doute les mêmes et la mort dut y avoir le même visage.

Il faut donc à la fois lire avec circonspection ce qu'écrit Giono sur cette période et en tenir absolument compte. A ce double impératif, la réalité – et la réalité historique surtout – paraît y perdre, mais, au fond, la vérité y gagne, une vérité humaine et donc historique.

Ce n'est pas le seul exemple de risque d'erreur ou de confusion que court le lecteur ou le commentateur, s'il s'en tient strictement aux témoignages écrits de Giono sur son expérience de la Grande Guerre. Ainsi, à la fin de « Je ne peux pas oublier », Giono évoque-t-il le souvenir de quatre camarades tombés « à côté de

⁸. Maurice Rieuneau, *Guerre et Révolution dans le roman français 1919-1939*, Klincksieck, 1974, p. 284 ; Claude Sicard, « L'Arcadie ne sera pas rouge... guerre et paix dans *Le Grand Troupeau* », *Recherches et Travaux*, n° 42, Université Stendhal-Grenoble III, 1992, p. 163.

[lui] devant la Batterie de l'Hôpital en attaquant le fort de Vaux »⁹ : Devedeux, Marroi, Jolivet, Veerkamp. Ce combat, ces événements historiques se sont produits dans la période du 11 au 22 août 1916. *L'Histoire du 140^e R. I. pendant la guerre de 1914-1918* confirme l'exactitude des faits en consignait les terribles pertes subies par la 6^e compagnie du 2^e bataillon pendant cette attaque. Mais le précis « Journal des Marches et Opérations du 140^e Régiment d'Infanterie » ne mentionne dans les listes de décès pour ces effroyables journées d'août 1916 qu'un des quatre noms que cite Giono, celui de Jolivet. En effet, le 16 août 1916, un soldat de 2^e classe, Marie Jolivet, est tué pendant les opérations militaires menées aux abords de la Batterie de l'Hôpital. Cet homme faisait partie de la seconde compagnie de mitrailleurs (CM2). Est-ce le camarade évoqué par Giono ? Il est tout à fait possible que Jean Giono ait connu un dénommé Jolivet pendant la guerre, comme un autre indice nous le laisse supposer. Le nom de Jolivet apparaît sur l'un des rares feuillets de notes autobiographiques du dossier *Matériaux divers*, le feuillet 196, où est également inscrit le nom de Gouttenoire, compagnon de « 14-18 » bien réel celui-là puisque Giono le retrouvera après la guerre. Les « noms des camarades » ne sont donc pas toujours « fictifs », comme le déduit Pierre Citron de sa confrontation des données, à la page 63 de sa biographie sur Giono, même s'il est souvent vrai, par ailleurs, que « Giono invente toujours, même quand il témoigne »¹⁰.

Cependant, nous remarquons avec Pierre Citron que, dans les deux œuvres narratives gioniennes qui traitent de la Grande Guerre, « Ivan Ivanovitch Kossiakoff » et *Le Grand Troupeau*, trois personnages portent déjà les noms cités par Giono, dont précisément celui de Jolivet : un soldat de la nouvelle se nomme Devedeux et l'un des chapitres du *Grand Troupeau* met en scène deux mobilisés, Marroi et Jolivet. Cet exemple illustre, une fois de plus, la complexité que le chercheur rencontre dans son rigoureux souci de clarification des sources, quand

⁹. *Récits et essais*, p. 269-270.

¹⁰. Cf. Pierre Citron, *Giono 1895-1970*, Paris, Seuil, 1990, p. 225-226.

il doit démêler la part du réel et celle de la fiction qui fondent les œuvres de Giono, mais il révèle aussi l'extraordinaire capacité qu'a l'écrivain – capacité extraordinaire, car inhérente au processus de mémoire – de recomposer la réalité pour mieux en exalter la vérité profonde.

Il s'agit de toujours interpréter les témoignages de Giono avec prudence et sans préjugé ou pensée systématique d'aucune sorte : tout propos gionien n'est pas nécessairement pure invention, même si Giono énonce qu'il l'a inventé¹¹ ; de même que toute assertion détaillée et précise n'est pas nécessairement exacte sous sa plume. Au Contadour, Pierre Citron entendra Jean Giono dire lui-même « que quand il mentionne un fait en général, c'est quelquefois vrai ; mais que quand il se met à donner une masse de détails précis, presque à coup sûr il invente »¹². La vigilance et la réflexion du commentateur sont donc toujours de mise !

Si ces pages traitent de manière autobiographique de la relation de Giono à la guerre de 1914-1918, notre perspective critique demeure : il nous importe de mieux connaître – et avec précision – la part réelle que Giono a prise dans ce conflit pour en analyser ensuite la présence, la représentation et le sens, dans les œuvres choisies et concernées par la guerre de 1914-1918. Pour concevoir, le plus rigoureusement possible, ce chapitre sur la campagne militaire effectuée par Giono pendant la Première Guerre mondiale, nous avons consulté les archives militaires, conservées par le Service Historique de l'Armée de Terre (S. H. A. T.) à Vincennes¹³, concernant le 140^e Régiment d'Infanterie (R. I.), régiment dans lequel fut incorporé le jeune Jean Giono, en qualité de soldat de 2^e classe. De cette

¹¹. Ainsi, dans *Le Grand Troupeau*, la chanson que fredonne le Commissaire de gare (O.R.C. I, p. 269) : « Tantôt la tête en bas ;/ Tantôt la tête en l'air », n'est-elle pas une invention de Giono, malgré ses dires à Janine et Lucien Miallet (cf. O.R.C. I, p. 1211, note 1, p. 617), mais un vieux refrain à la mode que chantait déjà Lucien Jacques au printemps 1930 et que connaissait aussi Elise Giono (voir *Cahier Giono 3. Correspondance Jean Giono-Lucien Jacques 1930-1961*, Gallimard, 1983, p. 32 : carte postale du 4-7-1930 et note 2 rédigée par Pierre Citron).

¹². Pierre Citron, *Giono 1895-1970*, p. 168.

¹³. Cela durant plusieurs semaines et grâce à l'aimable autorisation de Marie-Annick Hepp, Conservateur en Chef, que nous remercions vivement.

lecture, nous ne rapporterons que les passages qui intéressent au premier chef la 6^e compagnie, dont Giono fit partie, ou, à défaut, le 2^e bataillon qui inclut cette compagnie¹⁴.

Nous nous sommes également appuyées sur le travail déjà accompli par d'autres chercheurs. Fondé sur la confrontation de différentes données (correspondance privée, archives militaires, récit de nature autobiographique, roman, écrits engagés ou propos de Giono), l'article de Pierre Citron¹⁵ – précédemment cité –, travail fondateur et fondamental, propose, et c'est là son intérêt, de « cerner la vérité » sur ce que fut la guerre de 1914-1918 pour Giono et de comprendre quelle fut sa vie pendant ces années difficiles. Dans l'analyse de la correspondance de guerre de Giono, cet article tient compte de plusieurs facteurs qui peuvent influencer sur l'intention de l'épistolier et sur la véracité des faits rapportés : la volonté profonde chez le jeune soldat Giono de rassurer ses parents âgés, son goût déjà net pour la chose imaginée et l'exercice de la censure militaire sur le courrier montrant que le mot d'ordre implicite et constant de l'armée fut de « minimiser la gravité des faits ». Aussi n'oublions-nous pas la probable partialité des rapports établis par les autorités militaires.

Nous sommes, désormais, informés avec plus d'exactitude sur la vie de Giono pendant la guerre de 1914-1918, même si, faute de documents (perdus ou inexistant) ou parfois d'informations (propos imprécis, neutres, ou essentiellement affectifs du courrier ; pièces encore non communicables¹⁶),

¹⁴. Une brigade d'infanterie comprend deux régiments comptant chacun douze compagnies regroupées en trois bataillons. Chaque compagnie s'organise en plusieurs escouades. Ainsi, par exemple, en septembre 1916, la 53^e brigade de la 27^e division d'infanterie inclut-elle le 75^e et le 140^e régiment d'infanterie. Ce dernier compte trois bataillons dont le 2^e regroupe les compagnies 5, 6, 7 et 8.

¹⁵. Sur cette période de la vie de Jean Giono, voir aussi tout le chapitre 3 intitulé « La guerre de 14 » de la biographie, *Giono 1895-1970*, écrite par P. Citron, aux pages 60-90. Ce chapitre reprend les éléments de son article précédemment paru en 1988 dans le *Bulletin de l'Association des amis de Jean Giono*, n° 30.

¹⁶. Ainsi les Archives Départementales des Alpes de Haute-Provence à Digne-les-Bains n'ont-elles pas encore le droit de communiquer le livret militaire de Jean Giono (registre matricule de recrutement de la classe 1915 : cote 1R 388) qui délivrerait l'état précis de ses services et une

certaines zones d'ombre demeurent encore. Sans doute est-il nécessaire de donner ici le parcours détaillé des opérations effectuées par les unités dans lesquelles Giono a servi.

LA GRANDE GUERRE : ETAT DES SERVICES DU SOLDAT GIONO

Grâce au dépouillement et à l'étude de la correspondance du jeune soldat Jean Giono, nous savons qu'il n'est pas parti au tout début de la guerre : après une visite médicale militaire d'incorporation, il est refusé « pour tour de poitrine insuffisant ». C'est à la fin du mois de décembre 1914 qu'il est « mobilisé dans le service actif » : les cinq premiers mois de guerre ont déjà été si meurtriers, que pour cette nouvelle série de recrutements, les services militaires sont bien moins exigeants dans leur sélection. Jean Giono demeurera à l'arrière de la fin du mois de décembre 1914 à la fin du mois de mai 1916 dans les unités d'instruction du 159^e Régiment d'Infanterie alpine. Du mois de janvier au 20 mars 1915, il se trouve dans la Drôme à Richerenches (au sud de Grignan) et à Montségur, où il commence à se spécialiser dans les transmissions ; en mars-avril 1915, il est avec son unité dans la vallée de l'Isère, à Montmélian ; de la fin du mois de mars à la mi-mai 1916, à Briançon ; enfin, à Montségur, entre le 20 et le 25 mai 1916. Après un changement d'affectation¹⁷, Giono est donc incorporé au 140^e Régiment d'Infanterie alpine basé à Grenoble, dans le deuxième bataillon que commande le lieutenant-colonel Destezet depuis la reconstitution du régiment le 8 septembre 1914. Ce régiment part rejoindre la 27^e division d'infanterie sur le front de Verdun à la fin du mois de mai 1916.

En effet, l'historien Pierre Miquel explique qu'à partir de mars 1916, la plupart des unités françaises passaient à Verdun sur l'ordre du nouveau commandement

description exacte de son parcours militaire pendant ces années de guerre. Cela ne sera légalement possible que 150 ans à partir de sa date de naissance, soit en 2045...

¹⁷. Giono a donc été affecté au 140^e Régiment d'Infanterie alpine de Grenoble à la fin du mois de mai 1916, et non « trois mois après » sa première incorporation en janvier 1915, comme le note Léon Riegel dans son remarquable ouvrage, *Guerre et Littérature*, Klincksieck, 1978, p. 502 (chapitre V sur *Le Grand Troupeau*).

du secteur de Verdun confié au général Pétain par le chef d'état-major général Joffre pour permettre un renouvellement régulier et constant des troupes épuisées, qui étaient alors envoyées dans des secteurs plus calmes¹⁸. C'est avec ce régiment d'infanterie alpine que Giono connaît sa première expérience du front, du 1^{er} au 26 juin 1916, et qu'il fera la plus grande partie de la guerre.

De la 8^e compagnie du 2^e bataillon du 140^e Régiment d'Infanterie, Giono passe, le 5 juin 1916, à la 6^e compagnie. Dans sa correspondance à ses parents, il la présente, comme « la meilleure de tout le bataillon », grâce à celui qui la dirige depuis le 15 janvier 1915, le capitaine Vidon. Plein d'admiration pour cet officier soucieux de la vie de ses hommes, le jeune fantassin Giono écrit de lui dans un envoi du 17 juin 1916 : « Notre capitaine est le meilleur homme que je connaisse : il a huit enfants et c'est un homme extraordinaire et très gentil ». Pierre Citron précise – après lecture des quelque cinq cents courriers adressés par le soldat Jean Giono à sa famille – le caractère exceptionnel d'un tel éloge¹⁹. Il est vrai que la lecture du « Journal des Marches et Opérations du 140^e Régiment d'Infanterie » atteste que, pour la période de janvier 1915 au printemps 1917, les pertes consignées pour la 6^e compagnie sont moins nombreuses que pour les autres compagnies du 2^e bataillon.

Arrivé le 30 mai 1916 à Lavallée, lieu de cantonnement situé à quinze kilomètres au nord-est de Bar-le-Duc, et après un temps de repos, le 140^e Régiment d'Infanterie alpine monte en ligne à Sommedieu, à une dizaine de kilomètres au sud-est de Verdun qui est gravement menacé après l'échec français de la reconquête de ses forts. Après avoir assiégé le fort de Vaux au nord-est et maintenu la prise du fort de Douaumont, tenant déjà la colline du Mort-Homme-Côte de l'Oie au nord-ouest de Verdun, les troupes allemandes

¹⁸. Voir Pierre Miquel, *La Grande Guerre*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1983, p. 359-363 (Deuxième partie : « L'hiver des hommes », chapitre 8 : « La guerre terroriste ») évoquant la « noria » mise en place par le Général Pétain.

¹⁹. Voir Pierre Citron, « Giono pendant la guerre de 14 », *Bull.* n° 30, p. 56-57.

ont reçu l'ordre, vers la mi-juin 1916, de mener une offensive finale contre Verdun²⁰.

Pour Giono, c'est l'immersion brutale dans la guerre : la découverte du feu et la mort de ses camarades. Il subit lui-même une forte commotion par l'explosion d'un obus. Nous savons par le « Journal des Marches et Opérations du 140^e R.I. » que les 2^e et 3^e bataillons du régiment ont reçu l'ordre de se rendre le 26 juin à Récourt (à vingt kilomètres au nord de Verdun) sur les bords de la Meuse, en empruntant l'itinéraire suivant : Villotte-devant-Saint-Mihiel, Nicey, Pierrefitte, Courouvre, Benoîte-Vaux. Quittant le cantonnement de Lavallée à 4 heures 30, les hommes arrivent à Récourt le 26 juin et repartent le lendemain pour Sommedieue, probablement pour monter en ligne. C'est dans ce secteur que Giono et ses camarades vivent la terrible expérience du feu. Giono ne parlera jamais de cet incident de guerre survenu le 28 juin dont témoigne la déformation de son écriture dans les quelques courriers qui suivront cette date²¹. Seule, Elise, son épouse, en sera plus tard la confidente. Giono est évacué sur l'hôpital militaire Exelmans, à Bar-le-Duc, pour des soins et passe sa permission de convalescence à Manosque du 15 au 25 juillet. Une triste nouvelle l'attend : son ami d'enfance, Louis David, – auquel Giono dédicacera son roman de guerre, *Le Grand Troupeau*, – est tombé en Alsace, le 30 mai 1916. C'est *La Dépêche des Alpes* du 24 juin 1916 qui communiqua cette information²².

Le régiment de Giono est à nouveau sur le front, de la fin du mois de juillet au 22 août 1916, dans le secteur des Eparges. Après avoir défendu le fort de Souville et ainsi protégé définitivement Verdun, en juillet, les bataillons français se lancent à nouveau dans la reconquête des forts et des ouvrages intermédiaires autour de Verdun. C'est à ces incessants combats de l'été où s'épuisent inutilement les divisions ennemies que le 140^e Régiment d'Infanterie alpine a

²⁰. Voir Yves Buffetaux, *Les Batailles de Verdun*, Librairie Jules Tallandier («Guides Historia », n° 12), 1993, p. 52-62.

²¹. Voir Pierre Citron, « Giono pendant la guerre de 14 », *Bull.* n° 30, p. 57-58.

²². Voir Pierre Citron, *Giono 1895-1970*, p. 585 : note 5 de la page 63 du chapitre 3.

participé. La lecture du « Journal des Marches et Opérations » de ce régiment nous aide à préciser le détail de ces importantes journées d'août 1916 où le rédacteur signale pour le 1^{er} août « l'explosion d'un camouflet allemand, ensevelissant deux petits postes de la 10^e Cie (...) Fusillade ». Les pertes de la journée comptent 18 hommes, dont 12 sont tués ; pour la période du 11 au 18 août 1916, alors que le régiment attaque en avant de la Batterie de l'Hôpital, devant le fort de Vaux²³ : « [b]ombardement intense par obus de gros calibre (150 principalement) de la position intermédiaire et des abords de la Batterie de l'Hôpital. Les accalmies sont mises à profit pour la continuation des travaux d'aménagement des premières lignes et de la tranchée de soutien ». Le rédacteur poursuit son compte-rendu : « L'artillerie française effectue des tirs de destruction des tranchées allemandes. Son tir trop court, sur les fronts des 1^{er} et 2^e Bataillons, occasionne des pertes ». Pour la journée du 15 août, le soldat chargé de la rédaction note qu'« un nombre considérable d'obus de 155, tombent sur [leurs] lignes, occasionnant des pertes ». Elles furent de 27 hommes. La lecture de l'historique des événements du 17 août nous renseigne sur la position de la compagnie de Giono, qui a été plus particulièrement éprouvée : « la 6^e Cie vient se placer en réserve à l'intersection du boyau de l'Etang et de la tranchée intermédiaire. Elle est remplacée en 1^{re} ligne par la 7^e Cie du 415^e R. I. ». Pour ce seul jour, la 6^e compagnie a perdu 32 hommes. Les combats du 18 août sont encore plus meurtriers : la liste des pertes pour l'ensemble du régiment totalise 19 officiers et 275 hommes de troupe. Evoquant le pilonnage d'artillerie quotidien, cet enfer perpétuel dans lequel vivent les hommes, un passage de *l'Historique du 140^e R. I. pendant la guerre de 1914-1918* dépeint ce secteur comme « une terre de désolation » et dresse le bilan des pertes humaines pour le 140^e Régiment d'Infanterie : « 830 hommes entre le 11 et le 22 août »²⁴.

²³. Voir la carte de la région fortifiée de Verdun. Cf. Yves Buffetaut, *Les Batailles de Verdun*, p. 34 (archives Tallandier).

²⁴. *Historique du 140e R. I. pendant la guerre de 1914-1918*, Berger-Levrault, non daté, p. 47-49.

Après une courte période de repos à Neuville-en-Verdunois, puis à Bar-Le-Duc, Giono et ses camarades rejoignent ensuite la région de Reims où ils sont à nouveau au contact avec les troupes allemandes, dans une zone dite « relativement calme ». N'oublions pas ici que souvent les expressions « être en réserve » ou « secteur calme » relèvent plutôt d'une terminologie militaire technique que d'une situation réelle. Elles signifient simplement que l'unité concernée n'occupe pas les premières positions, même si, souvent, quelques dizaines de mètres les en séparent seulement.

L'unité de Giono va s'installer aux alentours de Berry-au-Bac (à vingt kilomètres au nord-ouest de Reims), puis dans le secteur de la Pompelle-Bois des Zouaves, au sud-est de Reims. C'est de cette période de la Grande Guerre, où Giono est envoyé en mission au fort de la Pompelle, que naîtra la nouvelle quasiment autobiographique de *Solitude de la pitié*, « Ivan Ivanovitch Kossiakoff ».

Grâce au rapport quotidien du « J. M. O. du 140^e R. I. », nous continuons à suivre le parcours de l'unité militaire de Giono. En effet, nous savons que, mi-octobre, la 6^e compagnie cantonne à Cormicy, proche village de Berry-au-Bac. Après s'être répartis dans le secteur selon les consignes militaires, les hommes demeurent en postes jusqu'au 25 novembre. Le rapporteur du « J. M. O. du 140^e R. I. » durant cette période consigne, pour la journée du 3 novembre 1916, une « [g]rande activité des engins de tranchée ennemis sur les points habituels » et repère la présence de « [q]uelques minen de gros calibre près de la sucrerie de Moscou ». Il apparaît, effectivement, à la lecture du journal que, durant tout le mois de novembre, le quartier de Sapigneul fut particulièrement bombardé. A la relève tant attendue succède une courte période de répit pour le 2^e bataillon que l'on retrouve à Champfleury le 29 novembre, puis courant décembre à nouveau à la Pompelle.

Giono reste donc en Champagne avec son régiment pendant quatre mois, de la fin d'août à la fin de décembre 1916, dans le secteur de Berry-au-Bac (Quartier de Sapigneul) : à Champfleury (quelques kilomètres au sud de Reims), puis à

Prouilly (une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Reims) et au fort de la Pompelle (à quelques kilomètres au sud-est de Reims). Après une courte permission, à la mi-décembre, chez des cousins à Paris, Giono revient à Champfleury, puis au fort de la Pompelle.

Au début de l'année 1917, son régiment part pour le camp militaire de Mailly, en direction de Troyes, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Vitry-le-François pour s'engager ensuite dans une longue marche vers la région parisienne, qui durera trois semaines, avant de repartir vers le nord. Le 17 mars 1917, les quatre compagnies du 2^e bataillon se postent dans le bois Albéric et s'apprêtent à marcher sur la ville de Roye.

Suivant le plan de l'opération Albéric mise en œuvre depuis le 4 février 1917, les troupes allemandes se replient au nord-est le long de la ligne Cambrai-Saint-Quentin-Laon en détruisant tout dans la zone de repli²⁵, tandis que le haut commandement français cherche une rupture du front sur le saillant de Noyon. Après sa remontée à l'est de Beauvais, en direction du front, au nord de Compiègne, le 140^e Régiment d'Infanterie alpine attaque donc sur Roye²⁶, au nord-est de Noyon, puis sur la cote 121 à partir de Clastres (à quinze kilomètres au sud de Saint-Quentin). Le rédacteur du « J. M. O. du 140^e R. I. » nous apprend que « la 6^e Cie qui avait pour objectif la ferme Lambay n'a pu dépasser que de 200 ou 300 mètres ses tranchées de départ, le tir de nombreuses mitrailleuses et une menace ennemie sur son flanc gauche entravant sa progression ».

²⁵. Des extraits de journaux allemands, traduits et cités, le *Lokal Anzeiger* et le *Berliner Tageblatt*, dépeignent la ruine d'une des régions les plus fertiles de France, par une dévastation systématique et générale des ressources, des abris et des voies de communication. Voir M. Carnoy et J. Hallade, *Les Batailles de la Somme*, Editions Tallandier (« Guides Historia »), 1988, p. 38-40.

²⁶. Dans *Les Batailles de la Somme*, Marcel Carnoy et Jean Hallade nous apprennent à la page 68 de leur ouvrage que Roye « fut toujours au milieu des fluctuations du front » et que « c'est la cavalerie qui libéra la ville le 17 mars 1917 ».

Pendant ces opérations de mars, Giono sert dans « l'équipe de TSF du corps »²⁷. Son régiment se trouve dans les tout premiers jours du mois d'avril 1917 à Noyon, ville que les troupes allemandes viennent de quitter, mais un violent bombardement marque la journée du 25 avril, ainsi qu'une grande activité de l'aviation allemande. D'intenses bombardements se poursuivent jusqu'à la fin du mois, moment de la relève pour le 2^e bataillon qui regagne son cantonnement à Grand-Séraucourt.

Ces opérations militaires menées en avril 1917 par le 140^e Régiment d'Infanterie alpine dont fait partie Jean Giono, s'inscrivent dans les plans conçus par l'état-major général français. En effet, le terrain d'action choisi se situe dans le quadrilatère délimité par Saint-Quentin, Soissons, Laon et Reims. D'après la lecture attentive du « J. M. O. du 140^e R. I. », il apparaît donc que l'unité à laquelle Jean Giono appartenait, s'est battue en avril 1917, aux abords du sud de Saint-Quentin, dans une zone extérieure au Chemin des Dames. Pendant ce temps, une autre partie des troupes, la plus importante, poursuivait sa progression vers le sud de Laon et s'engageait dans l'offensive de Nivelles sur le Chemin des Dames, au nord-ouest de Reims.

Au début du mois de mai, les troupes dont fait partie la compagnie de Giono s'acheminent vers Blanzky-les-Fismes (à vingt kilomètres au sud-est de Soissons), où elles font halte le 11 mai, avant de monter en ligne, le 14, au Chemin des Dames, secteur où elles demeureront jusqu'à la fin du mois. Le 7 juin 1917, après la relève, le 2^e bataillon du 140^e R. I. « va cantonner aux creutes de l'Yser », vers Pargnan et Blanzky-les-Fismes (à quelques kilomètres au-dessous du Chemin des Dames, au niveau de Cerny-en-Laonnois) et, deux jours plus tard, le régiment se trouve entièrement relevé. Le 19 juin, c'est au tour du 2^e bataillon du 140^e R. I. de remplacer le 2^e bataillon du 75^e R. I., malgré le « bombardement de la vallée Foulon » et, le rédacteur le souligne bien, les « violents bombardements des

²⁷.Bref extrait d'un courrier de Jean Giono à sa famille, cité par Pierre Citron, dans son article « Giono pendant la guerre de 14 », *Bull.* n°30, p. 60.

tranchées ». Les hommes sont maintenus en postes jusqu'au 27 juin. A cette date, ils sont relayés par le 2^e bataillon du 24^e Régiment d'Infanterie.

Après sa permission de juin, Giono est affecté, à partir du 28 juin 1917, à la 11^e Compagnie-Radio, récemment créée, dépendant toujours de la 27^e Division d'Infanterie et du 140^e Régiment dont elle est détachée. Le premier juillet, Giono et ses compagnons de régiment se retrouvent donc au repos à onze kilomètres de Compiègne, le 11 juillet, à Ressons-sur-Matz (à dix-neuf kilomètres au nord-ouest de Compiègne) et dans un proche village, Cuvilly, où Giono dit poursuivre sa spécialisation dans les transmissions par un cours de perfectionnement de TSF²⁸.

Après dix jours de permission à Manosque au début du mois d'août, Giono rejoint son unité militaire au sud de Saint-Quentin ; les troupes se dirigent vers le camp de la Tombelle. Le soldat-rédacteur du « Journal des Marches et Opérations du 140^e R. I. » souligne la grande activité des deux aviations, pour la journée du 22 août. Les hommes du 2^e bataillon poursuivent leur progression en direction de Noyon, puis en septembre longent les bords de l'Aisne en direction de Soissons, passe par « Courtieux, la route 31, La Vache noire, Arlaines, Le Port, Fontenoy, Osly », pour atteindre le sud du village de Cuisy, où il doit cantonner.

Deux jours plus tard, le 140^e Régiment quitte cet emplacement : Giono et ses camarades repartent. Le « J. M. O. du 140^e R. I. » précise que « le 2^e Bataillon se rend à Vregny et que les hommes œuvrent à leur installation dans des « baraquements, creutes et abris divers » ou travaillent au creusement de boyaux. Le soldat-rédacteur note alors, pour le 16 octobre, la « préparation à la montée en secteur ». Le compte-rendu de la journée du 19 octobre 1917 nous intéresse particulièrement : il informe assez précisément de la participation de la compagnie de Giono aux événements de guerre. En effet, le « J.M.O. du 140^e R.I. » rappelle la mission du régiment qui est d'enlever successivement aux ennemis trois positions : 1) les Gobineaux et le balcon 2) Saint Guislain et 3) les

²⁸. Voir Pierre Citron, « Giono pendant la guerre de 14 », *Bull.* n° 30, p. 61.

pententes nord du plateau. Le jour « J » fixé pour le combat est le 23 octobre. A trois heures, les troupes sont en place, les 6^e et 7^e compagnies du 2^e bataillon sont en première ligne. Le rédacteur du journal inscrit ensuite que, pour ce seul jour et pour tout le régiment, les pertes en hommes (tués, blessés, disparus) se chiffrent à 220... A la suite de ces combats du 23 octobre 1917, le 140^e Régiment d'Infanterie est l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée. En octobre, Giono et ses camarades ont donc retrouvé le secteur du Chemin des Dames, leur unité a attaqué près du moulin de Laffaux. Giono avouera plus tard y avoir « particulièrement souffert » et « vu tomber vingt de [ses] camarades et un ami »²⁹.

D'après le « Journal des Marches et Opérations du 140^e R. I. », à la date du 2 novembre, le 2^e bataillon se prépare avec le 3^e bataillon à entrer en secteur. Le 10 novembre, à Soissons, la fourragère³⁰ est remise au drapeau du régiment qui vient d'être l'objet d'une seconde citation à l'ordre de l'armée.

Le mois suivant offre à Giono une période de repos, à l'arrière, près de Senlis, puis à Gonesse, dans la banlieue nord-ouest de Paris. Giono profite d'une permission de quelques jours à Paris, où il retournera encore au début du mois de décembre, et il passera Noël à Manosque avec Elise Maurin, sa future épouse³¹.

L'année 1918 commence pour Giono sur le front de l'est de la France. Son unité est d'abord dans les Vosges, puis en Alsace où il reste tout le mois de février, dans la « zone du Buchwald »³². Nous retrouvons les hommes à Traubach, à une dizaine de kilomètres à l'ouest d'Altkirsch, le 21 février 1918.

²⁹. Voir l'article de Giono sur le *Journal d'un homme de quarante ans* de son ami Jean Guéhenno : « La génération des hommes au sang noir », écrit le 29 ou le 30 novembre 1934 et publié le 26 décembre de la même année dans l'hebdomadaire *Marianne*.

³⁰. Cordelière aux couleurs de la Légion d'honneur, de la médaille militaire ou des croix de guerre, portée sur l'épaule gauche et qui est devenue, depuis 1916, l'insigne collectif attribué aux unités militaires plusieurs fois citées à l'ordre de l'armée.

³¹. Voir Pierre Citron, « Giono pendant la guerre de 14 », *Bull.* n° 30, p. 61.

³². Sans doute, de Bourbach.

Le dépouillement de sa correspondance de guerre nous a appris que, le 3 avril 1918, Giono a été nommé sapeur-radio au 8^e Régiment du Génie³³. Mais si Giono n'appartient plus désormais au 140^e R. I., il est cependant toujours intéressant de suivre encore ce régiment pendant cette période (avril, mai, juin 1918) car le théâtre des opérations militaires fut le même pour ces deux unités.

Vers la fin du mois d'avril, les hommes quittent le secteur calme de Masevaux (nord-est de Belfort) pour les Flandres, à l'autre extrémité du front français de l'est, et arrivent dans cette région, entre les hauteurs de l'Artois et les bouches de l'Escaut, après trois jours de voyage. Le 25 avril, les troupes allemandes avaient lancé une offensive sur le mont Kemmel et, après de violents combats, l'ennemi s'était rendu maître de cette hauteur de 159 mètres, au sud-ouest d'Ypres, en Flandre-Occidentale.

Giono évoquera ce mois passé dans la région du Kemmel aux pages 700-717 de l'avant-dernier chapitre du *Grand Troupeau* et dans un des chapitres non conservés par l'écrivain pour ce roman³⁴. Le soldat Jean Giono y a vécu des journées parmi les plus dures de la guerre. C'est, en effet, en mai 1918 qu'il est gazé : paupières et cils brûlés, il reçoit des soins (peut-être à l'hôpital de Wormhoudt, près de Dunkerque) et fait une cure de lait pendant quinze jours, mais aucune permission ne lui est octroyée.

Effectivement, le 8 mai 1918, le rapport journalier du « J. M. O. du 140^e R. I. » consigne par écrit : « les effets des obus toxiques se font sentir d'une manière sensible. L'état sanitaire des 2^e et 3^e Bataillons s'en ressent fortement ». Le 12 mai, le 2^e bataillon est placé entre le château de Locre et la ferme Burgrave (à gauche) et la ferme Koertkot (à droite). Le « J. M. O. du 140^e R. I. » signale le 13 mai de « nombreux tirs avec obus toxiques (ypérite, arsine) » et note que le mauvais

³³. Nous avons lu au S. H. A. T. les huit dossiers concernant le « 8e Régiment du Génie-Télégraphie », rassemblés dans un carton archivé sous la cote 26 N 1297. Ces journaux de marche ne nous ont offert que peu d'information et aucune ne correspond aux données de la correspondance de guerre de Jean Giono.

³⁴. *Récits et essais*, p. 303-330.

temps gêne les travaux des fantassins. Les troupes se trouvent dans le secteur de la Croix de Poperwighe, le 18 mai, à l'est de la route de Bailleul-Locre. Le rédacteur mentionne l'activité de l'aviation britannique et note les « rafales d'obus toxiques ». Ce harcèlement dure jusqu'au 22 mai. Le 26 mai, « le 2^e Bataillon s'installe aux abris médiocres de la région Purgatoire-ferme Wleminckhove ». Le 31 mai, le rapporteur remarque : « L'état sanitaire du 2^e Bataillon, qui a supporté un séjour prolongé dans une zone battue continuellement par les obus toxiques, s'aggrave sérieusement ». Le 1^{er} juin, le rédacteur poursuit : « L'état de fatigue du 2^e Bataillon nécessite son maintien, en partie, au repos ». La réserve du sous-secteur ne compte qu'une compagnie (150 hommes), les hommes valides restants sont sous le commandement du capitaine Garnier. Le 6 juin, le 2^e bataillon prend un peu de repos dans des fermes aux abords de Zermezele. Ainsi les événements détaillés dans le « J. M. O. du 140^e R.I. » relatent-ils la même réalité de guerre que celle qu'évoque succinctement le jeune Jean Giono dans sa correspondance, telle les effets des obus toxiques envoyés par l'ennemi.

Grâce aux courtes missives que Giono adresse à ses parents, nous savons qu'il a rejoint son unité au début du mois de juin (le 8, il est à Cassel) et qu'en juillet, il cantonne au camp militaire de Mourmelon, au nord de Châlons-sur-Marne. Le rédacteur du « J. M. O. » souligne alors la grande activité de l'aviation française. Le 15 juillet, les troupes subissent un bombardement extrêmement violent et l'aviation ennemie se montre très agressive. Pour la journée du 29 juillet, le soldat-rédacteur du « J. M. O. » rapporte la « très grande activité des deux artilleries » et signale un « bombardement ennemi très violent ». Les tirs de harcèlement se poursuivent les 30 et 31 juillet ; ces journées se caractérisent aussi par l'envoi de nombreux obus toxiques. Vers la mi-juillet, toujours dans la région de Reims, Giono et ses camarades participent ainsi à une riposte contre une des dernières offensives allemandes.

Après une période de repos, au début du mois d'août, l'unité de Giono part pour de nombreux déplacements : aux abords de Vitry-le-François le 19 août, puis vers Vismes (village au sud-ouest d'Abbeville) et près d'Epernay le 22 août. Les troupes font route ensuite vers la région de Verdun. Puis elles traversent Jarville, près de Nancy, passent le 28 août à Baccarat (à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Lunéville) et, se rapprochant de Lunéville, à Gerbéviller le 30 août. La compagnie de Giono restera en Alsace « dans un secteur assez tranquille » de septembre 1918 jusqu'à la fin de la guerre.

Au moment de l'armistice, Giono est à Manosque en permission. Pour les camarades de Giono, la seconde moitié du mois est consacrée à de nombreuses marches en Alsace : Phalsbourg, Ottershal, Monswiller, Steinbourg, Imbsheim, Bouxwiller, Kirwiller, Bueswiller, Pfoffenhoffen, Niedermodern, Lauterburg, Mothern. Giono les rejoindra deux semaines plus tard, le 25 novembre. Il assiste à l'entrée des troupes françaises à Sarrebourg, à Saverne, à Bouxwiller. Son témoignage confirme le rapport du « J. M. O. » : les rapports entre les troupes et la population sont excellents. Giono sera encore mobilisé onze mois à Sarrebourg, puis à Wissembourg près de la frontière, à Mondon près de Lunéville, enfin à Bitche. Il connaîtra sa dernière permission de soldat en août 1919 et c'est en octobre 1919 qu'il sera enfin démobilisé³⁵.

« Verdun, la prise de Noyon, le siège de Saint-Quentin, la Somme avec les Anglais, c'est-à-dire sans les Anglais, et la boucherie en plein soleil des attaques Nivelle au Chemin des Dames »³⁶, telles sont donc les composantes essentielles de la campagne de guerre de Jean Giono. Pour le soldat de 2^e classe qu'il était, la Grande Guerre dura plus de trois ans, quarante mois exactement, dans une alternance de périodes de front et d'arrière, avec cinq permissions à Manosque. Certains mois passés au front le marquèrent de leurs terribles épreuves. Ainsi les

³⁵. Source pour la période d'août 1918-octobre 1919 : Pierre Citron, « Giono pendant la guerre de 14 », *Bull.* n° 30, p. 64.

³⁶. Voir *Recherche de la pureté* (1939), in *Récits et essais*, p. 647.

secteurs et les moments les plus difficiles que Giono connut pendant la guerre de 1914-1918 furent-ils : Verdun en juin 1916 ; l'attaque en avant de la Batterie de l'Hôpital devant le fort de Vaux, en août 1916, près de Verdun, dans le secteur des Eparges ; le Chemin des Dames, en avril-mai 1917 ; dans cette même zone, le moulin de Laffaux en octobre 1917 et dans les Flandres, le mont Kemmel en mai 1918.

Ce sont l'expérience de cette effroyable tuerie, la souffrance quotidienne et les conditions d'existence des soldats qui constituent la matière historique vivante que Giono utilisera pour concevoir son roman *Le Grand Troupeau*, dès 1929, et qu'il rappellera aussi dans ces écrits pacifistes de 1934 à 1939, avec plus de véhémence encore, à une époque où s'amorce un nouveau conflit mondial.

LA GRANDE GUERRE POUR GIONO : TRAUMATISME ET DIFFICILE OUBLI

14-18 constitue effectivement pour Giono le choc initial et essentiel qui déterminera son pacifisme intégral³⁷ et sa relation si singulière à l'Histoire, à l'histoire des hommes. Il suffit de lire la première page du très beau texte intitulé *Refus d'obéissance* que Giono a écrit en 1934, donc vingt ans après la première mobilisation générale, et qu'il a dédié à son ami Louis David, pour mémoire : « Je ne peux pas oublier la guerre. Je le voudrais. Je passe des fois deux jours ou trois sans y penser et brusquement, je la revois, je la sens, je l'entends, je la subis encore. Et j'ai peur ». Si pendant ses premiers mois au combat, le jeune soldat a nié tous les dangers qu'il affronte pour rassurer ses parents âgés et qui n'ont que lui, dès août 1916 et plus encore à partir de 1917, sa correspondance témoigne des réalités de la guerre, de la dureté de la vie quotidienne et des difficultés de ravitaillement³⁸. Mais le jeune homme taira les souffrances de la guerre, les

³⁷. C'est sur ce même refus radical et absolu que Louis Barthes a terminé ses carnets : « Souvent je pense à mes très nombreux camarades tombés à mes côtés. J'ai entendu leurs imprécations contre la guerre et ses auteurs, la révolte de tout leur être inspiré par leur volonté en luttant sans trêve ni merci jusqu'à mon dernier souffle pour l'idée de paix et de fraternité humaine », *Les Carnets de guerre de Louis Barthes, tonnelier, 1914-1918*, Paris, François Maspero, 1978, p. 552.

³⁸. Voir Pierre Citron, « Giono pendant la guerre de 14 », *Bulletin* n°30, automne-hiver 1988, p. 67.

plaies profondes : seule, la plume du romancier en dénoncera toute l'atrocité, une dizaine d'années plus tard, dans *Le Grand Troupeau*.

Après avoir survécu pendant tant de mois à cette lutte déshumanisante de troglodytes épuisés et fangeux sans cesse confrontés à la souffrance et à la mort, il est difficile de recouvrer son équilibre. Il faut compter avec le temps. Giono est un homme comme les autres : longtemps après la guerre, ses nuits seront hantées par des cauchemars³⁹ et, bien des années plus tard, la guerre le poursuit encore, inconsciemment, au travers de réflexes inattendus. Sylvie, sa fille cadette, a raconté à Pierre Citron qu'au cours d'une de leurs promenades en pleine campagne, son père s'est instinctivement jeté à terre en entendant le sifflement d'un avion à réactions qui passait en rase-mottes et qui a dû lui rappeler l'imminente explosion d'un obus.

Le retour à une existence normale dans un monde de paix retrouvée semble s'être accompagné pour Giono d'une période d'amnésie délibérée sur la Grande Guerre, silence nécessaire pour survivre, puis pour revivre. Ce fut « l'écriture ou la vie », comme l'écrivit un autre auteur pour un autre combat⁴⁰. Pour se guérir des suites de cette apocalypse contemporaine, Giono compose, dans un premier temps, de « nouveaux poèmes en prose et quelques récits brefs »⁴¹, que caractérise un éloignement temporel et spatial, puis il rédige ses premières chroniques manuscrites à l'observation aiguë et ironique⁴². Il faudra à Giono six ans de cette cure d'aphasie pour commencer à confier au papier ses premiers souvenirs de « 14-18 ». Ce sera en 1925 avec la nouvelle « Ivan Ivanovitch Kossiakoff » qui raconte sa belle amitié avec un soldat russe lorsqu'il fut envoyé

³⁹. Comme Elise Giono l'a confié à Pierre Citron.

⁴⁰. *L'Écriture ou la vie* de Jorge Semprun.

⁴¹. « (...) les uns et les autres empreints pour la plupart d'une atmosphère soit gréco-latine, souvent mythologique, soit orientale, dans la tradition des *Mille et Une Nuits*. Certains parurent dans *La Criée*, petite revue marseillaise, de 1921 à 1923, d'autres restèrent longtemps inédits », préface de Pierre Citron, *Récits et essais*, p. XI.

⁴². *Sur un galet de la mer, Les Images d'un jour de pluie*, in *Récits et essais*.

en mission au fort de La Pompelle. Mais la guerre n'y figure encore qu'en arrière-plan.

Pour exister après tous ces morts, Giono écrit « pour la vie »⁴³ : il devient romancier, brassant la matière antique (première forme de catharsis) à l'apparence provençale, avec *Naissance de l'Odyssée*⁴⁴, *Colline*, *Un de Baumugnes* et *Regain*⁴⁵. Mais il a redit la tragédie, l'obsession du passé demeure.

Ecrire sur la Grande Guerre s'est alors imposé à Giono comme exercice de purgation, cette fois, pour se défaire d'images insupportables, pour se délivrer. L'écrivain a extirpé de sa mémoire la matière qui pesait lourdement sur sa conscience et qui l'empoisonnait : « Quand je parlais contre la guerre, j'avais rapidement raison. Les horreurs toutes fraîches me revenaient aux lèvres. Je faisais sentir l'odeur des morts. Je faisais voir les ventres crevés. Je remplissais la chambre où je parlais de fantômes boueux aux yeux mangés par les oiseaux. Je faisais surgir des amis pourris, les miens et ceux des hommes qui m'écoutaient. Les blessés gémissaient contre nos genoux »⁴⁶.

RESONANCES PROFONDES DE 14-18 DANS L'ŒUVRE GIONIENNE

C'est donc après dix longues années qui le séparent de l'expérience vécue pendant ces temps d'épreuves, que le romancier, encore tout neuf, tirera le roman *Le Grand Troupeau* (1931) pour transmettre sa révolte au lecteur en lui exposant la suprême horreur. Et si dans sa correspondance familiale le jeune Giono ne montre pas la guerre telle qu'elle est, pour des raisons de censure mais aussi de pudeur, et s'il fabule volontiers, en revanche, *Le Grand Troupeau*

⁴³. « J'aurais voulu pouvoir faire bouillonner la vie comme un torrent et la faire se ruer sur tous ces hommes secs et désespérés, les frapper avec des vagues de vie froides et vertes, leur faire monter le sang à fleur de peau, les assommer de fraîcheur, de santé et de joie, les déraciner de l'assise de leurs pieds à souliers et les emporter dans le torrent », *Refus d'obéissance*, « Je ne peux pas oublier », in *Récits et essais*, p. 264.

⁴⁴. Écrit de janvier 1925 à janvier 1927.

⁴⁵. Romans « qu'il crée coup sur coup de l'été 1927 à octobre 1929 », sans oublier l'ébauche inachevée d'*Angiolina*, préface de P. Citron, *Récits et essais*, p. XII.

⁴⁶. *Refus d'obéissance*, « Je ne peux pas oublier », in *Récits et essais*, p. 264-265.

exprimera son besoin brutal de vérité, devenant ainsi l'un des plus remarquables romans sur la Grande Guerre.

L'auteur a d'ailleurs eu beaucoup de mal à écrire ce roman qui lui a coûté et dont il ne sera pas satisfait. C'est certainement l'œuvre qu'il a le plus travaillée : deux versions corrigées successives montrent la difficile orchestration d'un tel projet ; écrire sur la Grande Guerre impose aussi une nouvelle difficulté, « être juste » : la représentation romanesque doit être la plus fidèle, la plus authentique possible et le romancier se doit d'atteindre, selon sa propre expression, un « maximum d'émotion sans bavardage ». Lui, le généreux au besoin de don hémorragique, se doit de viser l'économie romanesque.

Il lui faut écrire aussi pour se délester d'un autre poids : Giono s'en veut sincèrement d'avoir participé à la guerre et d'avoir cédé, malgré lui, tant à l'esprit de violence qu'elle implique qu'à une certaine vulgarité qui s'en dégage. L'habite effectivement cette idée que, non seulement il a été marqué et meurtri pour toujours par ses souvenirs, mais aussi qu'il a été définitivement abîmé, altéré dans son être, comme pourri par l'expérience de la guerre. Le titre même du roman, qui joue du double registre, animalier et humain, où s'oppose le troupeau pacifique des moutons en transhumance au troupeau humain mené à l'abattoir parce que la guerre transforme les hommes en bêtes asservies qu'elle conduit à la mort, le titre dit aussi que la guerre pervertit tout, et au plus profond de la nature des choses et du monde. Du troupeau de moutons comme de l'humanité toute entière, la guerre fait « le grand troupeau » : de la création vivante parce que composée d'une infinité d'êtres singuliers, la guerre de 14 fait la masse souffrante et morte, le conglomerat de chairs pourrissantes, l'immense déferlante de l'informe ; du monde, la guerre de 14 a fait l'immonde. *Le Grand Troupeau* signifie alors la perte totale de soi comme conscience et comme sensibilité vivantes, c'est la fin absolue de toute appréhension libre du monde, c'est la fin de toute création. *Le Grand Troupeau* désigne clairement l'ennemi à abattre : la guerre, la guerre moderne ou l'horreur. Ce roman ne traitera donc pas

de la guerre de 14 comme de l'affrontement entre hommes de camps adverses, mais comme de la lutte d'hommes de chair contre un armement moderne, symbolisé par le métal : les canons, les obus, les fusils, les balles, les grenades, les mitrailleuses, les avions, les barbelés, tout ce qui menace l'humanité libre et vivante.

Le Grand Troupeau est effectivement nourri de l'expérience personnelle, intime, que Jean Giono a faite de la guerre de 14, et c'est sans doute cela qui lui a été difficile de revivre au moment de la conception du roman, car si le jeune écrivain a choisi la fiction pour mettre de la distance entre son écriture et sa souffrance, bien des éléments autobiographiques cependant remontent à la surface des pages et trahissent *sa* guerre, comme, par exemple, l'information donnée, dans la deuxième partie du roman au chapitre « Le premier cercle », par celui qui va découvrir effectivement l'enfer sur terre, le jeune mobilisé, Olivier Chabrand, sur le régiment auquel il appartient, le 140^e⁴⁷, identification que relaie le narrateur à plusieurs reprises⁴⁸ et qu'il précise encore : il s'agit de la 6^e compagnie⁴⁹. C'est ainsi que nous retrouvons aussi trace du capitaine Vidon qui a fourni à Giono le modèle du capitaine Viron, ce beau personnage à l'humanité profonde.

D'ailleurs, tout l'espace romanesque de la guerre au Front dans *Le Grand Troupeau* transpire une topographie réelle que nous connaissons désormais ; on retrouve les lieux traversés ou occupés par le jeune soldat Giono et ses camarades : Lavallée, Bar-le-Duc, Verdun, Berry-au-Bac, le quartier de Sapigneul, les environs de Soissons, Séraucourt, le lieu dit « la sucrerie », Montgermont (pour Montgirmont), la tête de pont sur le canal de Saint-Quentin et le canal de la Somme, les bords de l'Aisne, Bucy-le-Long, le canal près de

⁴⁷ « - Non, dit Olivier, je suis du 140, y paraît . », in *O.R.C.*, p. 599.

⁴⁸ . « Le reste du 140 qui attaque à droite », in *O.R.C.*, p. 709 ; « « Quel régiment ? demande un sergent de chasseurs en passant près d'Olivier. / - 140. / - Beaucoup de morts ? / - Tous... », *ibid.* , p. 717.

⁴⁹ . « Une épaisse étendue de forêt douce serrait le campement de la 6^e compagnie dans ses feuilles et ses bruits d'eaux, mais au fond de l'horizon de longs canons aboyaient sourdement en dressant le cou au milieu des arbres. », *ibid.*, p. 656.

Vregny ; « du côté de Bailleul », le Kimmel, Steenvoorde. D'une certaine manière, Jean Giono répartit entre Joseph Chaurane et Olivier Chabrand certaines de ses expériences de la guerre de 14 et, en écrivant, semble refaire le même chemin que les deux personnages principaux qu'il a créés : exactement comme le jeune Jean Giono en mai 1916, Olivier Chavrand arrive à Lavallée, « le côté de Bar », pour « monte[r] au renfort » et y découvrir l'horreur qu'il hurlera dans ses cauchemars⁵⁰, la nuit, lors de sa première permission. Ecrire sur la guerre de 14-18 pour Giono à ce moment-là, c'est repasser pour que s'opère le transfert : mettre ses pas dans ceux du personnage pour qu'au même moment, chaque trace brûlante s'efface en lui, Jean Giono, et s'inscrive en lettres d'une encre bien noire sur la feuille couleur maïs, car si le soldat est bu par la boue, comme l'encre est absorbée par le buvard, les mots demeurent sur le papier.

Mais Giono a voulu tendre vers l'universel et a choisi d'intégrer ces réminiscences personnelles dans un ensemble plus global, pour les dépasser, en évoquant, même parfois allusivement, les étapes principales de la Grande Guerre qu'il représente « en vérité ». Aussi le fil narratif suit-il l'enchaînement des principaux événements historiques : la mobilisation générale, la retraite des armées françaises pendant la bataille des frontières (août-septembre 1914), la bataille de la Marne (6-9 septembre 1914), la guerre des tranchées avec les batailles de Verdun (février-décembre 1916), le Chemin des Dames (avril 1917), la guerre de position dans le Santerre (hiver 1917), la bataille du mont Kimmel (printemps 1918).

Il faut ici souligner, qu'intervenant plus de dix ans après l'Armistice, *Le Grand Troupeau* occupe une place particulière parmi les romans de guerre. Sa structure romanesque en alternance de chapitre au front et de chapitre à l'arrière rend compte de la singularité de la guerre de 14-18 : ce parallélisme entre les vies à la campagne et au front montrent deux vies séparées par la guerre, deux vies qui

⁵⁰ . « Les premières nuits, a dit la maman, il sautait dans son lit comme un diablon », in *O.R.C.*, p. 664.

portent chacune, à leur manière, leur faix de souffrances, deux vies que seuls les fils invisibles de la pensée et du cœur unissent secrètement.

D'une part, le romancier y représente bien la guerre telle qu'elle fut pour les soldats des tranchées : qu'il s'agisse du cadre de vie du soldat, les tranchées, aussi bien que des fonctions du fantassin que sont la sentinelle, les travaux de terrassement, la relève, les corvées aux lignes, les marches, les missions et les attaques. *Le Grand Troupeau* met en scène les maux quotidiens des soldats : l'absence de sommeil, la soif, la faim, le froid, la pluie, la boue, la dysenterie, les poux et les rats ; tout en évoquant les rares réconforts du soldat que sont le tabac, les lettres, les colis, les permissions et la présence des femmes. Mais le roman porte l'accent aussi sur la peur, les perturbations mentales provoquées par l'enfer du feu que sont les hallucinations, les délires, les disparitions volontaires, la folie, le suicide, sans oublier les vaines tentatives de fuite que peuvent être l'alcoolisme, les automutilations, la désertion, la révolte. Ainsi le sort du soldat se résume-t-il à « toujours souffrir, toujours mourir ». Mais, paradoxalement, les pires maux pour les hommes semblent être l'ennui et la solitude. La lettre de Joseph est un exemple de cette fidélité en profondeur. Du vrai courrier postal que Giono adressait à ses parents et qui leur dépeignait une fausse réalité de la Grande Guerre ou de la lettre fictive d'un personnage romanesque présent dans *Le Grand Troupeau*, message inventé mais représentant des situations véritablement vécues par des poilus, qui dira où se trouve l'authenticité ?

D'autre part, le roman montre les conséquences de la guerre dans la vie quotidienne à l'arrière ; l'arrière souffre aussi de la guerre dans une désorganisation de la société où une nouvelle vie « entre civils » doit s'inventer, et sans hommes. Ce monde au féminin vit pourtant des nouvelles du front, essaie de se l'imaginer en vain : entre ces deux mondes, c'est l'inévitable incompréhension. La gangrène guerrière a touché l'arrière.

Mais en écrivant ce grand roman de guerre qu'est *Le Grand Troupeau*, Giono n'en a toujours pas fini avec 14-18. Tout d'abord, la présence explicite de cette

guerre s'inscrira encore ponctuellement dans quatre autres œuvres. Ainsi les trois dernières pages de *Jean le Bleu* (1932) racontent la mobilisation et l'incorporation de Jean Giono en 1915 ; deux nouvelles du recueil *L'Eau vive* (1943) évoquent aussi 14-18 : « Vie de Mademoiselle Amandine » présente un portrait de femme qui soigna des blessés pendant la Grande Guerre et « Son dernier visage » narre la démobilisation et les retrouvailles de Giono avec son père ; dans *Les Deux Cavaliers de l'orage* (1965), commencé et en partie écrit juste avant la Grande Guerre, le troisième des frères Jason est tué à la guerre de 14⁵¹ ; enfin, l'essai sur l'Apocalypse, *Le Grand Théâtre* (1961), ne pouvait que s'achever sur le fléau que fut la guerre de 14-18.

Mais, ce qui est plus extraordinaire est que l'essentiel de l'impact de 14-18 sur Giono se situe à l'origine et au plus intime de l'œuvre gionienne : l'inscription de la Grande Guerre dans l'œuvre de Giono est à la fois plus sensible et plus souterraine car elle est surtout métaphorique et symbolique. Terrible paradoxe que de penser que la véritable matrice de l'imaginaire gionien est sans doute la guerre de 14 ; mais la puissance de vie, la puissance créatrice de Giono a inversé les pôles et métamorphosé la mangeuse d'hommes en une mère nourricière, comme si, au fond, la Grande Guerre devait lui rendre au centuple ce qu'elle lui avait pris.

C'est, en effet, une déferlante d'images nées de 14-18 qui peuplent les œuvres romanesques gioniennes. Relevons ici quelques-unes des plus obsédantes et des plus éloquentes : les éventrations, la mise à nu des viscères ; et nous revoyons Panturle, l'homme de la terre, dans *Regain*, qui « a patouillé » dans les tripes du renard éventré, le caporal Chauvin du *Grand Troupeau* qui « pataugeait à deux mains dans son ventre ouvert », ou encore Mon Cadet éventré à la serpe par

51 . « Celui du milieu, Marat, fut tué en 1917, au cours des petits engagements journaliers, dans les boues près de Suippes », *O.R.C.*, tome VI, p. 12.

Marceau dans *Deux Cavaliers de l'orage*⁵². Nous nous souvenons aussi des morts par foudroiement, comme Bobi auquel « la foudre (...) planta un arbre d'or dans les épaules » dans *Que ma joie demeure*, ou par explosion tel Langlois fumant une cartouche de dynamite dans *Un roi sans divertissement* ; et, plus insidieusement, se rappelle à nous l'image de la boue qui ensevelit tout dans *Batailles dans la montagne* (1936-1937), l'un des rares romans épiques du xx^e siècle, où « le monde tombe » selon l'expression de Giono. Et que dire de la fascination pour le sang, qu'il s'agisse du sang « à sa place », « à travers la peau »⁵³ ou du sang sur la neige, spectacle qui abîme, au double sens du terme, qui le contemple⁵⁴ ?

L'onomastique témoigne aussi de la source d'inspiration inattendue que peut représenter la guerre de 14 pour le romancier : il y a certes Tringlot⁵⁵, protagoniste de l'ultime roman, *L'Iris de Suse*, réminiscence du nom des soldats du train des équipages, dont le surnom « Tourniquet » dérive lui-même de l'expression d'argot militaire « passer au tourniquet » qui signifie comparaître devant un tribunal militaire et en suggère l'issue grâce à la métaphore qui joue avec le nom de l'instrument de supplice ; et, de manière plus indirecte, mais symbolique, le Déserteur, surnom sous lequel était connu un peintre français, Charles-Frédéric Brun, et qu'a retenu Giono et qui, comme l'a remarqué aussi Pierre Citron, fait écho, dans notre mémoire de lecteur, au déserteur du *Grand Troupeau*, mais aussi à un déserteur d'un autre genre, en grand uniforme, lui, de colonel de hussards du roi de Sardaigne, un dénommé Angelo.

Le Hussard sur le toit offre un exemple intéressant de la présence symbolique et métaphorique de 14-18 dans un roman qui ne traite pas de la Grande Guerre,

⁵² . « C'est Ariane qui a détortillé Mon Cadet (...) qui s'était entortillé autour de sa blessure (...) Il ne tenait plus que par l'épine du dos. Les tripes étaient par terre, et des quantités de choses. », *Deux Cavaliers de l'orage*, in O. R. C. , p. 184.

⁵³ . Dans le monologue du capitaine Viron qui exalte la vie : « C'est beau le sang à travers la peau. Le sang, à sa place. », in *Le Grand Troupeau*, p. 659.

⁵⁴ . Langlois, dans *Un roi*.

⁵⁵ . C'est aussi « un tringlot lourd de houseaux et de boue » qui apparaît à Olivier Chabrand dans *Le Grand Troupeau*, à son arrivée sur le Front, in O. R. C., p. 596.

mais s'en nourrit fondamentalement. Dans *Le Hussard sur le toit*, le choléra représente bien la guerre, figure du mal suprême et fléau foncier de l'humanité. Or, la guerre, le jeune mobilisé Giono l'a rencontrée pour la première fois au front, en 1916 ; à ce propos, signalons simplement que sa compagnie a rejoint, le 8 septembre de cette même année, un secteur nommé « Berry-Choléra »⁵⁶... Bien des pages du *Hussard* regorgent d'images, métaphores ou comparaison, nées de 14-18, telles celles des déjections, la colique, l'un des premiers symptômes du mal épidémique, qui viennent en écho aux textes pacifiques où Giono écrit que 14-18, c'est la dysenterie⁵⁷; les vomissements semblables à du riz au lait rappellent la métaphore lancinante de la terre engraisée de la chair pourrie des morts qui « palpitait comme un lait qui va bouillir » dans lequel roulent « des boules de vers gras et blancs »⁵⁸ ; l'omniprésence des cadavres des morts cholériques aux postures inquiétantes rejoint l'hallucination de la révolte des morts apparaissant déjà dans *Jean le Bleu*⁵⁹, dans une variante du *Grand Troupeau*⁶⁰ ou encore dans cette expression apocalyptique du *Chant du monde* « les morts sortiront de la terre »⁶¹ ; on ne peut oublier les rats et les corbeaux⁶², bestiaire de la guerre, en particulier, l'image obsédante du face-à-face cauchemardesque avec l'homme, dont la scène de Pauline attaquée par un corbeau est une nouvelle variation, la première étant ce moment du *Grand Troupeau* où Joseph veille Jules, son camarade mourant, et le protège, dans son

⁵⁶ . Comme nous l'apprend le « J. M. O. du 140^e R. I. ».

⁵⁷ . « C'est la grande bataille de Verdun. Le monde entier a les yeux fixés sur nous. Nous avons de terribles soucis. Vaincre ? Résister ? Tenir ? Faire notre devoir ? Non. Faire nos besoins. (...) simplement parce que nous en avons assez de faire dans notre main et de boire notre urine », *Recherche de la pureté*, in *Récits et essais*, p. 640-642.

⁵⁸ . *Le Grand Troupeau*, in *O. R. C.*, p. 621-622.

⁵⁹ . *O.R.C.*, tome II, p. 32.

⁶⁰ . « Voyez-vous, Monsieur, tous ces morts là-bas dans la terre, quand ils vont se mettre à pousser le dessous des labours avec leurs dos, tous ensemble, et naviguer dans l'épaisseur de ça avec la charrue ! ».

⁶¹ . On ne peut s'empêcher de penser au film d'Abel Gance, *J'accuse*, dont il y eut deux versions, en 1919 et en 1937.

⁶² . « A la lisière pourrissait une grande ferme toute rongée, ses ossements éparpillés dans l'eau des prés ; des corbeaux becquetaient les orbites crevées de ses fenêtres », *ibid.*, p. 606.

agonie, d'un corbeau menaçant ; et il y a, plus subtile encore, mais plus tenace, l'odeur de 14-18, l'odeur de pourriture, de putréfaction des corps, l'odeur des morts : « [u]ne odeur aigre d'arbres morts et de sciure, et puis un louche goût sucré qui mettait de la pourriture sur la langue » ; « [u]ne douce odeur de pourriture coulait du trou comme un sirop »⁶³ . Cette odeur écoeurante flotte, entêtante, tout au long de l'œuvre gionienne qu'elle parcourt entièrement du *Grand Troupeau* à *Mort d'un personnage*, en passant par *L'Eau vive*, *Noé*, *Fragments d'un paradis*, *Le Hussard sur le toit*.

« ELLE N'AURA QUE NOTRE PEAU ET NOTRE SANG, DIT LA FLUTE. CE QUI PUE, JE LE PRENDS PAR LE NEZ MAIS JE LE RESSOUFFLE PAR MA BOUCHE »⁶⁴

Expérience tragique subie par le tout jeune Jean Giono, sensible et « poreux à tous les souffles » , la Grande Guerre marqua définitivement sa relation à l'Histoire, mais aussi son imaginaire et son œuvre d'écrivain ; la guerre de 14-18 a semé et germé dans le riche terreau de l'imagination fertile du romancier Giono ; il nous faut voir une ironie du sort, qui est le ressort même de la tragédie, dans ce magnifique retournement : la guerre de 14, grande dévoreuse d'hommes, a été parfaitement ingérée et, malgré la lente et difficile digestion du romancier, l'œuvre gionienne en est toute pétrie selon un mode ambivalent de fascination/répulsion. C'est, sans doute, la plus grande victoire sur le Monstre que cette maîtrise par l' « innutrition » chère à la Pléiade que nous offre, face à ce que les historiens de l'Historial de Péronne ont nommé « la Très Grande Guerre », ce que nous savons être la Très Grande Œuvre de Giono.

Katia THOMAS-MONTESINOS

Agrégée de Lettres Modernes, professeur en classe de Lettres Supérieures à la Maison d'éducation de la Légion d'honneur (Saint-Denis), auteur d'une étude sur *La Peste* de Camus, de la *Bibliographie des écrits sur Jean Giono et son œuvre*, publiée en 1995 par le Centre Jean Giono, ainsi que d'une communication au colloque international de Pavie sur Giono et l'Histoire.

⁶³ . O. R. C., p. 604, 610.

⁶⁴ . Écoutons la flûte de Madame-la-Reine ou le récitatif gionien de la petite voix de Bach dans *Jean le Bleu* (O.R.C., tome II, p. 45).